



UNE AVENTURE AU BRANDY POT (*)



Un soir qu'il faisait bien mauvais, que les chars étaient arrêtés, je descendais en voiture pour accompagner les malles. La neige, tombant à gros flocons et poussée par l'affreux vent du nord, encombra les chemins au point que les chevaux ne voulaient plus avancer. Nous étions à l'Isle Verte, et il fallut trouver un gîte. Nous dirigeâmes nos trois voitures, non sans misère, vers une assez jolie maisonnette, située à peu de distance du chemin. On frappa, et comme si on semblait nous attendre ce soir-là, la porte s'ouvrit presque aussitôt. Je demandai à loger pour la nuit, et sur la réponse affirmative de l'hôte, je m'approchai vivement du poêle. On ranima le feu et une douce chaleur me remit bientôt des fatigues du voyage.

La conversation s'engagea, et elle devint très intéressante. Je vis que mon homme était un de ces vieux qui, bien que sans instruction, possèdent au parfait le talent de narrateur. De récits en récits, il finit par me raconter celui qui suit, et qui ne manque pas complètement d'intérêt. Laissons maintenant parler le vieux :

"Il y a de cela, dit-il, vingt cinq ans. Je demeurais alors à la Rivière-du-Loup. M. H. . . ., dont j'étais le fermier, me comblait chaque jour de dons considérables. J'étais confus de tant de bontés, et je n'avais qu'une crainte, c'était de mourir sans pouvoir les lui rendre. Bien des fois, je disais à Mlle Hélène, la jeune et digne fille, qui venait chaque jour nous visiter. "Ah ! que ferai-je donc, ma chère petite demoiselle, pour vous rendre tout ce que je vous dois." "Bah ! répondait la noble enfant, on ne sait pas l'avenir, peut-être en trouverez-vous l'occasion," et elle riait.

"Tout en riant, elle disait bien la vérité, et l'occasion que je cherchais depuis si longtemps s'offrit dans le moment que je m'y attendais le moins.

"Un capitaine anglais, ami de M. H. . . ., riche et joli, mais homme débauché et adonné au vice si pernicieux de l'ivrognerie, sut, dans une visite qu'il fit à mon bienfaiteur, capter sa confiance et celle de Mlle Hélène. Il demanda la main de celle-ci à son père, qui allait peut-être consentir, lorsque heureusement il reçut une lettre l'informant de la conduite du capitaine. Il changea d'idée et l'éconduisit avec toute la délicatesse possible.

"Blessé de ce refus, le capitaine partit, mais il jura de se venger. Un mois se passa sans que l'on entendit parler de rien. On commençait à oublier ses menaces, lorsqu'une nuit que j'étais avec mon fils, sur la grève, attendant la marée basse pour voir à nos pêches, j'entendis tout à-coup des cris de détresse. J'écoutai, c'était ceux d'une femme.

"—Laissez-moi, disait la voix ; oh ! pitié, de grâce, menez-moi chez mon père."

"Cette voix me frappa, j'écoutai encore, il n'y avait pas à se tromper, c'était bien Mlle Hélène.

"—Au secours ! aux assassins ! criait-elle tous les jours.

"Mais le bruit des rames couvrit sa voix, et je n'entendis plus rien. Je me jetai à terre pour ne pas être aperçu, et bientôt une chaloupe passa à peu de distance du chemin. Je n'entendis qu'un cri : "Au secours !" et la chaloupe s'éloigna. Un instant, je voulus me jeter à la nage, mais à quoi bon ? La chaloupe, conduite par deux marins vi-

goureux, glissait sur l'eau avec la vitesse de l'oïseau. Je courus à la cabane pour chercher et éveiller mon fils qui dormait.

"—Pierre, dis-je tout bas, viens vite, suis-moi.

"—Qu'est-ce ? . . . demanda-t-il.

"—Chut ! répondis-je, tu sauras tout, viens, c'est tout.

"En un instant, la chaloupe fut à l'eau et nous partîmes à force de rames. On ne voyait qu'une faible lumière, car déjà l'autre chaloupe était bien loin.

"—Vois cette lumière, dis-je à mon fils, c'est celle d'une chaloupe, et c'est celle du capitaine S. . . On a enlevé Mlle Hélène.

"—Les misérables ! murmura-t-il.

"—Sauvons-la au prix de notre vie, répondis-je.

"Et nous redoublâmes d'ardeur.

"—Il faut deviner leur course et les devancer, m'écriai-je.

"—Tiens, dis mon fils, ils gagnent le nord, ils vont au Brandy-Pot ; ah ! mes coquins, nous vous tenons . . .

"Et, tout en parlant ainsi, nous filions. En peu d'instants, on les devança, et je les vis derrière nous.

"—Courage, dis-je à mon fils que je voyais faiblir, c'est Hélène, notre maîtresse, il faut la sauver.

"—Où, répondait mon fils, et ces paroles, ce nom, semblaient lui donner la force d'Hercule.

"On passa bientôt près d'un grand navire, mouillé un peu en haut du Brandy-Pot. Nous glissâmes inaperçus, et un quart-d'heure après nous étions sur le rivage. Mon fusil à la main, je me dirigeai vers une petite maison, la seule habitation qu'il y eut alors et qui servait d'auberge. Cette maison était bien connue de tous les marins, qui passaient bien rarement sans y arrêter. J'allai me poster près d'une fenêtre, et je vis deux hommes assis près d'une table. Je reconnus de suite le capitaine S. . . ., quant à l'autre je le voyais pour la première fois.

"—Ils réussiront, disait alors le capitaine, car Dick est un de ces hommes qui ne manque jamais leur coup. Pauvre H. . . ., tu as méprisé ton ami, on rira bien ! que de larmes tu verseras . . .

"—Le misérable, murmura mon fils, en faisant un pas en avant.

"—Patience, lui dis-je, ce n'est pas encore le temps.

"—Mais continua le capitaine en regardant à sa montre, mes lours retardent, auraient-ils été pris au piège ? allons voir.

"Et il sortit.

"Je m'enfonçai dans les broussailles. Ils se tenaient là, tous deux, à dix pas de moi. Je mis en joue, mais je me ravisai, je n'avais qu'un coup à tirer et je jugeai plus à propos d'attendre.

"—Les voici ! s'écria le capitaine.

"Et, de fait, on commençait à voir la chaloupe.

"—Ils ont l'oïseau, dit-il joyeusement en se frottant les mains. A moi la partie, C de H. . . ! tu maudiras le jour où tu m'as refusé ta fille. Oui, ta fille sera mon esclave, car je hais trop ton nom pour en faire mon épouse.

"Et il entra dans la maison, prit un verre d'eau-de-vie et se rassit tranquillement.

"Pendant ce temps-là, la chaloupe était arrivée. Les deux marins attachèrent solidement l'embarcation, et l'un se dirigea vers l'auberge, l'autre restant près de la chaloupe. C'était le temps, je sortis de ma cachette et, me ruant sur le matelot, d'un coup de crosse de fusil, je l'étendis à terre sans qu'il proférât une seule plainte. Détachant la chaloupe, je la poussai au large et m'éloignai en toute hâte. La jeune fille, se levant à demi, s'écria :

"—Ah ! pitié, pitié, tuez-moi plutôt !

"—Pas un mot, m'écriai-je, c'est moi, c'est Pierre, le fermier . . .

"—Ah ! grand Dieu ! s'écria-t-elle, seriez-vous donc du complot ?

"—Non, répondis-je, presque blessé de ce soupçon ; je veux vous sauver, vous ramener à votre père.

"—Pardon, Pierre, pardon, d'avoir pu soupçonner . . .

"—N'en parlons plus, noble enfant, vous êtes pardonnée.

"Tout en parlant ainsi, nous nous éloignâmes du

rivage, et je vis bientôt l'autre marin sortir, un fanal à la main, et suivit du capitaine.

"—By . . . s'écria ce dernier en apercevant le matelot gisant à terre, le diable se serait-il mêlé de la partie.

"—Yes, criai-je alors.

"Et le mettant en joue, je lâchai le coup. J'entendis un corps tomber lourdement à terre, puis ces seules paroles : "Poor Jack !"

"Bientôt l'on perdit le Brandy-Pot de vue, et, deux heures après, Mlle Hélène était chez elle.

"Elle nous raconta comment les matelots étaient entrés. En défonçant une fenêtre, ils l'avaient baillonnée et transportée dans leur chaloupe, qui était cachée sous le vieux pont.

"Mlle Hélène fut dangereusement malade de cette aventure, mais nos bons soins la ramenèrent à la vie."

* *

"Et, qu'est-elle devenue ? demandai-je au bonhomme, qui s'était arrêté pour allumer sa pipe.

"Vous la voyez ici avec nous, continua-t-il, c'est l'épouse de mon fils ! Malgré la différence de position, Hélène n'a jamais voulu consentir à en aimer d'autre que lui. C'est à cette bonne action que je dois, outre la fortune, d'avoir une *bru* qui fait le bonheur de mes vieux jours. Il y a quelques années, un jeune homme de Cacouna, qui s'occupait alors de la maison de Brandy Pot, trouve, en creusant à sa porte, deux cadavres : c'étaient ceux des deux matelots, qui avaient ainsi trouvé leur juste châtiment.

J.-G. BOURGET.

MŒURS, COUTUMES ET TRADITIONS

UN REPAS EN RUSSIE



J'étais invité chez le comte M. . . ., un des membres des plus aimables, des plus spirituels, et, — troisième qualité qui ne gâte rien, dans aucun pays, — des plus riches de l'aristocratie russe. Nous étions quarante convives. Comment peindre le luxe et la magnificence de cette maison ? En arrivant, on traverse, au

milieu de deux rangs de valets somptueusement vêtus, plusieurs salons qui précèdent la belle galerie de tableaux, où le comte vous reçoit avec une bonne grâce parfaite. On entre sans être annoncé par le fausset d'un laquais qui, estropiant votre nom, provoque les rires de toute l'assemblée ; la simplicité russe exclut ce cérémonial.

A six heures, on s'achemine vers une autre galerie, où l'on trouve une table couverte d'un beau service surtout chargé de fruits et de fleurs ; au premier coup d'œil, on se croirait chez un descendant de Pythagore. Le gourmand ne peut, comme en France, dévorer de ses regards le premier acte du dîner, ni marquer ses victimes ; ses jouissances sont encore un mystère ; mais il aura le charme de la surprise, car de cinq minutes en cinq minutes on viendra offrir une nouvelle tentation à sa gourmandise.

Ici on ne souffre pas de la lenteur ni de l'embaras d'un amphitryon, qui a souvent la double prétention de se montrer écuyer tranchant et aimable conteur : un maître d'hôtel très expéditif découpe lestement sur le buffet le quartier de bœuf de l'Ukraine, le veau d'Arkangel, le sterlet du Volga et la dinde du Périgord. Tous les plats étant doubles et présentés par une foule de valets intelligents, le service se fait à merveille, et l'on mange chaud.

Mais, en citant le côté brillant, — imité du reste depuis quelque temps par nos grandes tables françaises, — il faut bien faire la part de la critique. Il y a un usage, en Russie, sur lequel peu de gens prennent leur parti : chaque fois qu'on enlève l'assiette on enlève aussi le couvert. Dans les grands dîners, il serait impossible d'avoir assez de vermeil ou d'argenterie pour la renouveler vingt fois

(*) Le Brandy-Pot est une place bien connue des marins, qui trouvent là un abri contre les grands vents. Elle se trouve vis-à-vis la Rivière-du-Loup, à trente lieues en bas de Québec.